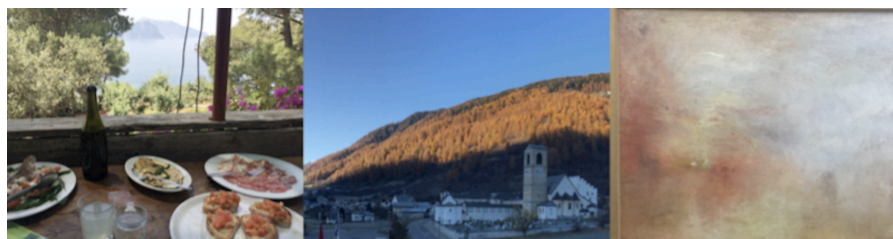


Proximités chaleureuses de Daniel Musy

Vernissage-apéritif, mercredi 26 août 2020,
Croissant Show, rue du Versoix 4



Comment qualifier *Proximités chaleureuses*, l'ouvrage de Daniel Musy que nous vernissons aujourd'hui ?

Impossible de présenter l'ouvrage sans tenter d'approcher la personnalité de son auteur.

En pays navajo, la spiritualité est fondée sur le culte de la nature et de l'harmonie qu'elle recèle ; l'état d'harmonie - *hozho* - est lié à la santé, à la beauté et à l'ordre. Les Navajos sont un peuple où le mode de filiation est transmis par les femmes. Nous verrons qu'elles sont essentielles pour Daniel Musy qui les fréquente avec passion dans *Proximités chaleureuses*. Chez les Navajos, c'est certain, Daniel aurait reçu le nom d'*Homme qui goûte*.

Homme parce que tout ce que Daniel propose dans son ouvrage est traversé par la complexité d'une sensibilité et d'une intelligence humaines en un « *va-et-vient incessant entre le langage, la pensée, la sensation et toutes les émotions qui en découlent* ». On ne s'étonnera pas que pour Daniel Musy, *Homme qui goûte*, « *c'est toujours le temps de Montaigne* » comme il nous le dit dans le dernier chapitre de son ouvrage.

... *qui goûte* :

- Goûter, nous dit le *Petit Robert*, c'est « *percevoir et apprécier par le sens du goût la saveur d'un aliment, d'une boisson* ». « Saveurs » - au pluriel, c'est précisément l'intitulé de la première partie du livre. Goûter, déguster, essayer ; exactement Daniel.
- Au sens figuré, goûter, c'est éprouver *avec plaisir*, une émotion, une sensation. Ressentir des émotions, des sensations avec plaisir, c'est précisément ce que cherche Daniel et c'est ce qu'il nous transmet au fil des pages.
- Goûter, c'est encore trouver à son goût, juger favorablement. Dans son livre, Daniel ose la subjectivité et le parti-pris, on n'est jamais dans la relativisation consensuelle ni dans les faux-semblants du politiquement correct. Un exemple : par-delà les modes et l'air du temps, c'est en poète qu'il aime le *Bétis*, le club de foot populaire de Séville, et sa couleur, le vert, et non le bourgeois F.C. Séville, blanc et rouge.

« *Le vert andalou m'est tendre*, nous dit-il. *Vert des orangers, de l'huile. Le vert est aussi la couleur de l'islam car il est d'abord la couleur de l'étendard du prophète et de la robe d'Ali : l'Andalousie carrefour des cultures.* »

Cet amour de la couleur verte, *Homme qui goûte* le partage avec le poète andalou Federico Garcia Lorca dans « La Romance somnambule » :

*Vert et je te veux vert.
Vent vert. Vertes branches.
Le bateau sur la mer,
le cheval dans la montagne.
L'ombre autour de la ceinture,
elle rêve à son balcon,
chair verte, verts cheveux
avec des yeux d'argent froid.
Vert et je te veux vert.
Sous la lune gitane,
toutes les choses la regardent
mais elle ne peut pas les voir.*

Le vert, Séville, le football populaire, le chant des poètes, l'Andalousie... la tolérance sont du goût de Daniel.

Proximités chaleureuses : le titre de l'ouvrage le conduit tout entier.

C'est Jerez de la Frontera, une petite ville andalouse située dans la plaine formée par l'estuaire du Guadalquivir, proche de l'océan Atlantique, ses habitants, son histoire, son environnement, ses ruelles et places, ses marchés, ses commerces et ses bars, ses églises et sa Semaine sainte, ses lieux *flamenco* et même ses vins, c'est Jerez qui révèle à Daniel, *Homme qui goûte*, le trésor caché qu'il cherche. Il raconte : « J'ai vécu un mois printanier à Jerez en 2019 et en ai découvert la beauté, celle que devraient nous offrir les villes à chérir : **son intimité**, c'est-à-dire **sa proximité chaleureuse...** Proches de toi sont des gens, des lieux et des éléments qui t'apportent une chaleur et un bien-être intérieur et qui augmentent ta puissance d'être. »

Jerez de la Frontera c'est le prologue, un point de départ situé dans le monde actuel, un paradis pas tout à fait perdu. L'épilogue nous emmène « Après le monde » ; c'est le titre de l'ouvrage de l'écrivaine Antoinette Rychner qui imagine la naissance d'un monde nouveau après que celui que nous connaissons a été englouti. Une petite fille interroge son père en regardant au loin une ville en phase de reconstruction :

- Est-ce qu'à La Chaux-de-Fonds ils ont l'eau courante ?

- Non (répond le père...). Peut-être qu'on arrivera bientôt à la rétablir par la gravité, mais en attendant, ici, ils se sont organisés (...) Chaque quartier reçoit l'eau propre pour ses cuisines et ses bains publics, amenée par charrette-citerne (...) Chacun (...) participe à ce service.

Dans son roman, Antoinette Rychner donne le coup d'envoi d'un monde nouveau où des femmes... essaient de garder la mémoire du passé dans des chants qu'elles apprennent par cœur. Dans leur intimité, dans une proximité chaleureuse, dans une « *commune affirmation d'être autre chose que de la chair en sursis* ».

Entre Jerez, le paradis pas tout à fait perdu et La Chaux-de-Fonds après le monde, un itinéraire-fleuve divisé en trois bras et d'infinis méandres qui se

croisent, se répondent, se font écho, débordent les uns dans les autres en des lieux chers à *Homme qui goûte* : l'Andalousie et La Chaux-de-Fonds bien sûr, mais aussi la baie de Naples, Londres, Liverpool, le Portugal, la France, la Suisse. Et une excursion à Vienne, une autre en Pologne.

Le premier bras, « Saveurs », révèle l'intimité des goûts et parfums des nourritures terrestres premières, des frangipanes du Croissant Show « *qui fleurent bon nos dix heures d'enfants* » à l'*abazjar*, l'odeur de la fleur d'oranger du printemps de Séville « *la ville chérie* », une odeur si goûtée par Daniel que ses « *pauvres mots* » peinent à la décrire ; il risque « *apaisante, suave, entêtante, sédative, intensément florale, lourde, chaude, riche et durable* », il cherche mieux et reprend le refrain « *apaisante, suave, entêtante...* ». Il conclut avec une touchante humilité : « *Le fait est que je ne peux vivre sans elle* ».

Je me suis laissé séduire par l'érotisme délicatement sensuel de la *cassata* de Sant'Agata, une pâtisserie napolitaine en forme de sein !

Le deuxième bras, « Paysages », nous emmène du lac des Taillères, un 29 décembre, où une patineuse - encore une femme - a tracé un huit parfait sur le lac gelé « *comme pour marquer l'infinie beauté de la surface vierge* » précise Daniel, à Louredo au Portugal, où la *rua do Emigrante* accueille quelques-uns des 75 % des émigrants portugais venus à La Chaux-de-Fonds de Louredo et retournés au pays. Daniel a tissé des liens d'amitié avec Antonio et Agueda, longtemps employée de maison chez les Musy.

Quant à moi j'irais bien me baigner dans l'Aar, à Berne, comme l'a fait Daniel le 7 août 2018 - la rivière faisait 22° - pour goûter aussi « *le bonheur de nager dans le courant... et (me) laisser (em)porter* ». Dans les temps antiques, j'aurais sûrement été regarder le ciel à travers l'*oculus* – un trou circulaire – au sommet de la merveilleuse coupole du *frigidarium* des thermes de Baia, au nord-ouest de la baie de Naples.

Le troisième bras des *Proximités chaleureuses* dessine 33 portraits culturels. Le premier salue le « *petit bijou de muséographie* » de l'exposition temporaire du Musée d'histoire de La Chaux-de-Fonds, consacrée aux liens entre 1918, 1968, 2018 et... 2068 ! Daniel Musy a goûté les trois choix muséographiques originaux de l'exposition, définis par une équipe presque entièrement féminine. Le dernier de ces choix repose sur « *l'apparent paradoxe d'un Musée d'histoire montrant des objets du présent, avec l'hypothèse qu'ils pourraient devenir un témoignage historique de notre époque en 2068* ».

La 75^{ème} et dernière « proximité » célèbre l'humanisme de Montaigne dont « *c'est toujours le temps* », nous le savons déjà.

Ce troisième bras est peuplé de tout ce que font les humains pour satisfaire leurs désirs cruels et leurs étranges besoins: ils vinifient à La Chaux-de-Fonds, ils jouent *La Mouette* ici, *Macbeth* à Paris, ils peignent - Vallotton, Baratelli, Courbet, Turner... - ce qui se voit et ce qui ne se voit pas, ils font du cinéma, de la musique,

mêlent les couleurs et les sons, chantent des *requiems*, des *saetas*, des *fados*..., ils tissent, ils quêtent des absolus, méditent et reviennent sur terre à La Villette où ils expérimentent avec leur corps, après s'être déchaussés, « *la violence d'un espace auditif et visuel hypnotique* » installé par Ikeda, un artiste électroacousticien japonais, ils dansent, ils écrivent, au Portugal, en Andalousie, à Naples, en Suisse... En Angleterre, Daniel est catégorique : *Rouge ou mort* de David Peace est le plus beau roman qu'il a lu en 2014. « *Parce qu'il est le plus impressionnant livre jamais écrit sur le football, parce qu'il fait le portrait d'une Angleterre aujourd'hui perdue, détruite par le néolibéralisme et parce qu'il est écrit dans une forme radicalement innovante et personnelle.* »

Ce livre raconte l'histoire de l'entraîneur de Liverpool, Bill Shankly. Permettez-moi de vous lire l'extrait d'un extrait tiré des *Proximités chaleureuses*. On est en mai 1974, la finale de la coupe d'Angleterre oppose Liverpool à Newcastle dans le stade de Wembley. À la mi-temps, 0-0.

Et à la mi-temps. Sur le banc, le banc de Wembley. Son maillot de corps lui colle à la peau. Bill se lève, Bill se hisse sur ses jambes. Et Bill longe la ligne de touche. La ligne de touche de Wembley. Bill descend dans le tunnel. Le tunnel de Wembley. Bill entre dans le vestiaire. Le vestiaire de Wembley. Et le regard de Bill fait le tour du vestiaire. Du vestiaire de Liverpool. Il passe d'un joueur à l'autre. De Clemence à Smith. De Lindsay à Thompson. De Cormack à Hughes. De Keagan à Hall. De Heighway à Toshack. Et de Toshack à Callaghan. Et Bill dit, Bravo, les gars. Vous avez vraiment bien joué. Vous allez gagner trois ou quatre-zéro. Je n'en doute pas une minute. Pas un seul instant Trois ou quatre-zéro. Retenez bien ce que je vous dis, les gars. Trois-zéro Retenez ça...

Et quand, fatigués de jouer, las de goûter, nous aspirerons à un retour à la source, nous nous laisserons bercer par le chant d'Antonio Machado né à Séville en 1875 et mort en exil à Collioure en février 1939. Machado chante son fleuve, le Guadalquivir, qui est aussi celui de Daniel et un peu le nôtre. Moi qui suis une femme, je lui laisse le mot de ma fin :

*Oh ! Guadalquivir !
Je t'ai vu naître à Cazorla ;
aujourd'hui à Sanlucar mourir.
Un bouillonnement d'eau claire,
au-dessous d'un pin vert,
c'était toi : que tu résonnais bien !
Comme moi, près de la mer,
rivière de boue saumâtre :
rêves-tu de ta source ?*

Mais *Homme qui goûte* confie la fin de *Proximités chaleureuses* à la voix d'Antoinette Rychner, qui, après le monde, garde « *la confiance que nous placions en l'être humain et sa bonté* ».